

Marius Canard

Les sources arabes de l'histoire byzantine aux confins des Xe et XIe siècles

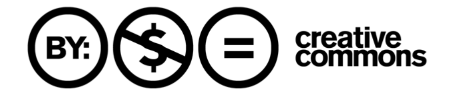
In: Revue des études byzantines, tome 19, 1961. pp. 284-314.

Citer ce document / Cite this document :

Canard Marius. Les sources arabes de l'histoire byzantine aux confins des Xe et XIe siècles. In: Revue des études byzantines, tome 19, 1961. pp. 284-314.

doi : 10.3406/rebyz.1961.1264

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_0766-5598_1961_num_19_1_1264



LES SOURCES ARABES DE L'HISTOIRE BYZANTINE AUX CONFINS DES X^e ET XI^e SIÈCLES

(Cet article est le développement d'une communication faite au congrès des Byzantinistes de Munich en 1958.)

La deuxième partie du x^e siècle et la première partie du xi^e sont une des époques les plus brillantes de l'empire byzantin, celle où il a remporté les plus grands succès sur ses ennemis musulmans, tout au moins en Orient, car il n'a pas connu la même réussite en Occident, mais à la fin de laquelle se remarquent aussi des symptômes de décadence. Les sources arabes, pour cette période, apportent une contribution non négligeable à l'histoire de la politique extérieure de Byzance dans ses rapports avec les Arabes. En ce qui concerne les autres peuples avec lesquels Byzance fut en rapports, les chroniques arabes sont moins bien renseignées et n'y font souvent aucune allusion. Il en est de même pour la politique intérieure de Byzance qui, mis à part les changements de règne, l'assassinat d'un empereur ou autres événements marquants, n'intéresse pas le monde arabe. Mais on doit faire une exception pour un historien arabe chrétien, Yaḥyâ b. Sa'îd, dont l'ouvrage apporte pour cette époque une des contributions les plus importantes à l'histoire de Byzance, aussi bien intérieure qu'extérieure.

I. Les documents.

Pour cette époque, il n'existe guère que des sources de caractère narratif. Rares sont les documents originaux qui nous ont été conservés par les historiens, par des recueils de lettres de secrétaires de chancellerie, par des manuels de rédaction à l'usage des secrétaires, ou par quelques autres ouvrages.

Je rappelle que nous possédons, dans cet ordre d'idées, une lettre de l'émir d'Égypte à l'empereur Romain Lécapène, que j'ai traduite

Persée creative commons BY:

autrefois et dont j'ai à nouveau donné la traduction dans le deuxième volume de l'édition française de Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, mais qui concerne la première partie du x^{e} siècle, des lettres sur la capture du Domestique Mélias en 972, que j'ai données dans les Mélanges H. Grégoire, deux documents sur les rapports de Bardas Skléros avec les Buyides de Bagdad que j'ai publiés dans les Actes du Congrès de Rome de 1936, parus dans le tome V des *Studi Bizantini e Neoellenici* en 1939. De même nous possédons deux lettres du calife fâtimite al-Mu'izz au sujet de l'expédition byzantine contre la Crète en 960. Elles nous ont été conservées dans un ouvrage d'un des familiers de ce calife, le cadi, juriste et historien Abû Ḥanîfa an-No'mân, intitulé *al-Madjâlis wa'l-Musâyarât* (Réunions et Causeries), où il rapporte les entretiens qu'il a eus avec ce calife et cite des documents administratifs. Ces lettres ont été publiées dans un travail consacré au calife al-Mu'izz par deux auteurs égyptiens modernes (1). En voici la traduction :

1° Lettre d'al-Mu'izz à Abû'l-Ḥasan 'Alî al-Ikhshîd (2) pour lui demander de porter secours aux Musulmans de Crète.

« Dieu-gloire à Lui!-nous a comblés de Sa générosité et nous a donné le secours de Son aide et de Son soutien, comme nous le voyons, par Sa force et Sa puissance, par Son appui et l'octroi du triomphe sur nos ennemis. Il nous a permis d'éloigner les mains des Infidèles du but vers lequel elles s'allongeaient, c'est-à-dire porter la guerre vers nos régions et en attaquer les habitants. Nous avons appris que tu as manifesté l'intention de partir pour la guerre sainte et de porter secours à ces gens au moyen de navires venant de chez toi. Par ma vie, c'est toi qui es le plus apte à accomplir cette œuvre parce qu'ils sont proches de toi, qu'ils ont des liens avec toi, qu'ils fournissent des vivres à ton pays et qu'ils sont comme toi soumis à une même obédience. Si nous te les avions confiés et si nous les avions négligés, ni eux, ni toi n'auriez eu le moindre argument à faire valoir contre nous. Mais nous avons choisi d'aider la nation de notre ancêtre Moḥammed et nous ne pensons pas que nous devons nous en abstenir alors que nous avons mis notre espoir en lui et qu'eux, dans le même espoir, s'en sont remis à nous. Nous ne mettrons pas d'obstacles entre (le devoir) de la guerre sainte dans la voie de Dieu et toi et nous ne t'empêcherons pas de réaliser les espoirs que tu as formés. Que la nouvelle qui t'est parvenue de l'envoi de nos vaisseaux ne te détourne pas de la résolution que tu as prise, qu'elle ne te

(1) HASSAN IBRAHIM HASSAN et TAHA AHMED SHARAF, *Al-Mu'izz li-dîn-illâh*, Le Caire, 1948, p. 303-304 et 321-322. L'ouvrage d'an-No'mân est encore en grande partie manuscrit. Voir plus loin.

(2) Il règne sur l'Égypte à partir du 12 janvier 961.

fasse pas redouter quelque chose de notre part pour ceux que tu enverras et pour tes vaisseaux. Car nous sommes lié envers toi par le pacte d'Allâh et Sa promesse, qui garantissent que nous nous tiendrons toujours avec les tiens sur le chemin du bien, que nous les considérerons de la même façon que nos propres hommes, que nous les ferons participer aux prises que Dieu nous accordera, que nous les traiterons en cela comme en d'autres choses de la même façon que nos hommes et que vos bateaux seront sur le même pied que les nôtres jusqu'à ce que nous ayons la victoire, s'il plaît à Dieu, et qu'ils s'en retournent auprès de toi victorieux ou bien qu'il en soit de l'ordre de Dieu et de notre destinée comme Il le voudra. Sache cela et fais-nous confiance. C'est en cela que réside la victoire mutuelle des Musulmans sur leur ennemi, leur unanimité dans leur foi, l'exaltation de la religion de Dieu et l'humiliation de Ses ennemis. Nous t'avons aplani le chemin. Dieu nous est garant de notre parole. Si tu es d'avis de choisir (la voie) de la guerre sainte, agis de façon à envoyer tes navires jusqu'au port de Ṭobna de la région de Barqa, car ce port est proche de l'île de Crète. Le rassemblement de tes troupes avec nos vaisseaux aura lieu dans ce port au premier jour de Rabîʿ second (de l'année 350) avec l'assistance de Dieu, par Sa puissance, Son appui, Son secours et Son aide. Si tel n'est pas ton avis, nous t'aurons fait parvenir une mise en demeure et un bon conseil et nous serons libéré de l'obligation que nous avions à ton égard.

Pour nous, grâce à la puissance de Dieu et à Sa force, à Son appui, Son assistance et Son aide, nous pourrons nous passer de toi et d'autres. Nous sommes fermement résolu à envoyer nos vaisseaux, nos hommes et notre armement ainsi que tous les moyens que Dieu nous a donnés et qu'Il a mis en notre pouvoir, grâce à quoi nous pensons que Sa puissance et Sa force nous aideront à parvenir aux buts que nous nous proposons et vers lesquels nous nous dirigeons. Nous demandons l'aide de Dieu et c'est en Lui que nous nous confions, sur Son aide que nous comptons. Il nous suffit et c'est un excellent garant. »

Les géographes arabes ne connaissent pas un port de Ṭobna en Cyrénaïque. Il ne peut s'agir de Ṭobna d'Ifrîqiya. Le contenu de cette lettre est curieux, car il semble bien montrer que l'Ikhshidite se défiait — à juste titre — du Fâṭimite et n'était guère disposé à coopérer avec lui. Le mois de Rabîʿ second commence le 20 mai 961.

2° Menace d'al-Muʿizz à l'empereur de l'État byzantin au sujet de sa prise de possession de la Crète.

« An-Noʿmân a dit : L'imâm al-Muʿizz donna l'ordre d'écrire à ce sujet à l'empereur et dicta la lettre au secrétaire en présence de ceux qui étaient devant lui. Il le fit avec des phrases comme je n'en ai jamais entendu de plus énergiques et de plus éloquentes. Après lui avoir laissé le choix de

l'alternative suivante : ou qu'il renonçât à la guerre contre les habitants de la Crète ou que le calife dénonçât le pacte conclu avec lui, comme le Prophète avait dénoncé le pacte conclu avec les Arabes infidèles et avait envoyé 'Alî avec une lettre qu'il leur lut dans leur foire solennelle, en raison de la parole d'Allâh, le plus véridique de ceux qui parlent : « Si tu crains une trahison de la part d'un peuple, dénonce le pacte conclu avec eux. » (Coran 8, 58 : Le Butin), après cette introduction, il dit dans sa lettre :

« Il n'apparaît pas que les habitants de la Crète, avant ce jour, aient fait appel à un autre souverain que nous. Aujourd'hui, en tout cas, ils se sont tournés vers nous et nous ont appelé à leur secours. C'est une situation qui te fait une obligation vis-à-vis de nous d'observer parfaitement le pacte de paix en t'empressant de les laisser tranquilles et en t'abstenant de te mettre en travers de leur route. Les obstacles qu'opposent les injustes aux justes ne font pas cesser le bon droit de ceux-ci, quand bien même les injustes remporteraient la victoire sur leur juste cause; bien plus, Dieu leur fait comprendre ainsi que le bon droit est de leur côté.

La Crète et les autres pays du monde sont à nous, en vertu du don que Dieu nous en a fait et parce qu'il nous a mis à la tête du monde. Nous obéissent sur terre tous ceux qui nous obéissent, sont rebelles à nos ordres ceux qui nous sont rebelles. Leur obéissance n'entraîne pas pour nous l'obligation de régner (effectivement) sur eux, et leur rébellion ne nous crée pas un droit de les abandonner. S'il en était ainsi, le pouvoir serait à eux et non à Dieu qui nous en a gratifié, ni à nous. S'ils le veulent, ils nous obéissent, et, s'ils le préfèrent, ils nous refusent l'obéissance. Dans les deux cas, cela appartient à Dieu à qui est tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. C'est Lui qui nous a élu, nous a mis en possession de cela et nous l'a donné. Si cela appartenait aux créatures, Il ne nous aurait pas donné la faculté de combattre ceux d'entre eux qui refusent de nous obéir, ni de recouvrer ce qu'ils ont arraché de nos mains par la force, lorsque Dieu nous en accorde le pouvoir et la force de le faire.

Si tu prétends autre chose que cela et juges que ce qui est entre tes mains est à toi (sache que) Romain (3) a usurpé tes pouvoirs et ceux de ton père avant toi, puis, un revirement de la fortune s'est produit en votre faveur à tous les deux contre lui. Si tu considères que celui qui s'est approprié (4) quelque chose et s'en est rendu maître en a la propriété à l'exclusion du détenteur du droit légitime qui le possédait, il ne convenait ni à toi ni à ton père de se révolter contre Romain (Lécapène) et d'arracher de ses mains le pouvoir qui lui était échu. Telle est la voie des justes à notre avis. Si tu professes la même doctrine, tu agiras avec équité, mais si tu l'ignores, ton ignorance n'est pas un argument contre ceux qui la reconnaissent.

Si tu continues à faire la guerre à ceux qui ont fait appel à nous, le pacte

(3) C'est-à-dire Romain Lécapène.
(4) Lire *iḥtâza* au lieu de *iḥtadjaza*.

que nous avons conclu avec toi est dénoncé. Et fais attention à toi et à ceux de ta religion, car nous engagerons la lutte contre toi et contre eux, avec l'aide et le soutien de Dieu. Il n'y a de puissance et de force qu'en Lui. »

L'argumentation d'al-Muʿizz semble montrer qu'il y a eu précédemment entre les deux chancelleries un échange de lettres au sujet de l'expédition de Crète, et que celle-ci répond à une autre de l'empereur. Elle est évidemment adressée à Romain II et le Romain désigné sous ce seul nom dans le texte est Romain Lécapène. En disant que ce dernier a usurpé aussi bien les pouvoirs de Romain II que ceux de son père Constantin Porphyrégénète, le calife fait sans doute allusion non seulement à l'usurpation de Romain Lécapène, mais encore au fait que le fils de Romain Lécapène, Christophore, obtint en 921 le titre de co-empereur et par suite d'héritier présomptif qui revenait à Romain, fils de Constantin Porphyrégénète.

L'intervention du calife fâṭimite est signalée dans Ibn al-Athîr (5) sous l'année 351. Selon lui, les Crétois avaient adressé une demande de secours au calife fâṭimite à la suite de laquelle celui-ci expédia des troupes qui, dit-il, furent victorieuses et réduisirent en captivité les Grecs qui étaient dans l'île. De même l'historien persan Haydar Râzî, cité par Quatremère dans son article sur la *Vie d'al-Moëzz* (6), dit que le gouverneur de Crète, se voyant hors d'état de repousser l'attaque byzantine qui se préparait, se déclara vassal d'al-Muʿizz et implora son secours; al-Muʿizz fit partir un corps expéditionnaire pour défendre l'île; ce corps arriva alors que les Grecs avaient déjà attaqué, prit l'ennemi par derrière et en fit un grand carnage. Quatremère a supposé qu'il s'agissait d'une expédition grecque antérieure à celle de Nicéphore Phocas. Mais il ne peut s'agir de celle de Constantin Gongylès en 949 (7); le contenu des deux lettres s'oppose à cette hypothèse. Y eut-il réellement une expédition fâṭimite? Malgré l'affirmation d'Ibn al-Athîr, il est permis de la mettre en doute, comme l'a fait Gibb dans l'article de L'Encyclopédie de l'Islam consacré à al-Muʿizz. Il semble bien que le calife, que l'émir d'Égypte ne soutint pas, ne put envoyer un secours efficace à la Crète. Toutefois la menace de dénoncer le traité fut mise à exécution et les opérations reprirent en Italie.

(5) Cf. FAGNAN, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 363.
(6) JA, 3e série II (1836), 2, p. 422.
(7) Sur laquelle voir VASILIEV, *Byzance et les Arabes, La dynastie macédonienne* (éd. russe), p. 285-286 et cf. Schlumberger, *Un empereur byzantin au Xe siècle*, p. 38 sq.

L'importance de l'ouvrage du Cadi an-No'mân, *al-Madjâlis wa'l-Musâyarât*, dont seuls quelques passages ont été édités, a été signalée aussi par S. M. Stern, dans son article de Byzantion XX (1950), *An Embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimid Caliph al-Mu'izz*, dans lequel il a donné, tirés de cet ouvrage, le texte et la traduction d'un discours adressé par le calife à l'ambassadeur byzantin de l'ambassade de 346/957-8, avec l'intention de le convertir. Examinant les circonstances de l'envoi de cette ambassade, Stern a montré, d'après le même auteur et d'après l'histoire des Fâṭimiṭes composée par un missionnaire ismaélien du xv[e] siècle, Idrîs, intitulée *'Uyûn al-akhbâr* (Les sources des traditions), qui reproduit des passages de l'ouvrage du Cadi an-No'mân, que, fait ignoré jusque-là, il y avait eu une véritable alliance de l'empire avec les Omeyyades d'Espagne contre les Fâṭimites, et que la flotte espagnole avait coopéré avec la flotte byzantine au large de la Sicile en 345/956-7. Il montre aussi que le calife al-Mu'izz a probablement composé un traité intitulé *L'Épître Chrétienne (ar-Risâla al-masîḥîya)* à l'adresse de l'empereur pour tâcher de le gagner à la doctrine de la condamnation de l'Incarnation, et, peut-être, l'inviter à se convertir à l'islam.

Un autre groupe de documents est constitué par la liste et la description des cadeaux envoyés par les empereurs aux x[e] et xi[e] siècles à divers souverains ou émirs musulmans. Ils sont contenus dans un ouvrage de la fin du xi[e] siècle, le *Kitâb adh-dhakhâ'ir wa't-tuḥaf* (Livre des Trésors et des Cadeaux) souvent cité par Maqrîzî à propos des trésors fâṭimites, et dont on a longtemps ignoré l'auteur. Un manuscrit de cet ouvrage a été découvert en 1951 en Turquie par Muḥammad Ḥamidullâh qui m'avait aimablement communiqué un certain nombre de passages relatifs aux échanges d'ambassades entre Byzance et les souverains musulmans. J'ai signalé cette découverte et ces passages dans ma communication au Congrès de Munich en 1958. Depuis, M. Ḥamidullâh a donné une édition du livre (8) et réussi à trouver le nom de l'auteur, le Cadi ar-Rashîd Abû Isḥâq Ibrâhîm al-Ghassânî, qui fut d'abord au service du Buyide Abû Kâlidjâr à Bagdad, puis passa en Égypte où il mourut après 463/1070-1071. Il a d'autre part publié dans un numéro récent de *Arabica* la traduction des passages de cet ouvrage relatifs aux relations diplomatiques de l'Europe (y compris Byzance) avec l'Orient musulman (9).

(8) Édité dans la série *The Arab Heritage*, sous les auspices du gouvernement de Kuwait, n° 1, Kuwait, 1959, avec une introduction de Salah ad-dîn Munajjid.

(9) M. Hamidullah, *Nouveaux documents sur les rapports de l'Europe avec l'Orient au*

Nous y trouvons entre autres la liste, avec description détaillée, d'objets envoyés en présents par l'empereur Romain Lécapène au calife ʿabbâside ar-Râḍî en 938 (10) dont nous dirons un mot plus loin. Cette description provient peut-être de l'historien Thâbit b. Sinân. Plusieurs articles ont trait aux relations entre les empereurs et les califes fâṭimites. L'un énumère les cadeaux (selles, étriers et brides) envoyés par un empereur non nommé au calife al-Muʿizz après son entrée en Égypte, donc après 973 (ramaḍân 362 /juin 973). Le calife al-Muʿizz étant mort en janvier 975, l'empereur en question ne peut être que Jean Tzimiscès. Comme celui-ci était en guerre avec le Fâṭimite, M. Hamidullâh a quelques doutes sur cette ambassade. Mais il y eut réellement une ambassade d'un nommé Nicolas, qui se trouvait au Caire peu de temps avant que le calife ne mourût. Le calife rappela à l'ambassadeur que lorsqu'il l'avait vu précédemment à Mahdîya, il lui avait prédit qu'à la prochaine ambassade ce serait au Caire qu'il viendrait le saluer. L'ambassadeur ne cacha pas au calife malade qu'il l'avait trouvé changé, et, en effet, peu de jours après le départ de Nicolas, le calife mourut (12). Il peut donc s'agir d'une ambassade qui eut lieu après la fin des hostilités en Syrie.

Un autre document mentionne des cadeaux de Basile II à un émir de Sicile, un autre une ambassade de Basile II à al-Ḥâkim et note qu'à cette occasion le calife fit décorer la salle de réception de tentures apportées de Kairouan par al-Muʿizz (13). Le même auteur

Moyen Age, Arabica VII (1960), p. 281-300, avec un index des termes techniques. C'est dans l'introduction de cet article qu'est élucidée la question de la personnalité de l'auteur, rendue difficile par le fait que trois personnages de la même famille ont porté le surnom de al-Qâḍî ar-Rashîd.

(10) La description des objets en question comporte un certain nombre de mots traduits uo transcrits du grec. Le texte à la fin de la description dit : « L'interprète demande une certaine indulgence pour la description des objets, car je ne les ai pas regardés (exprès) afin de les décrire. Que le salut soit sur le calife... » Ces phrases proviennent sans doute du traducteur officiel qui a établi la liste plutôt que de l'auteur du livre. Ces documents mériteraient une étude spéciale des noms, comme aussi de la nature des objets. Dans celui-ci, p. 286-288 de la traduction, p. 60-65 du texte, on reconnaît par exemple, p. 286, les mots grecs κάδος, vase ou cruche, et φλασκίον, bouteille. Nardjîs est peut-être νάρθηξ, au sens de cassette. Sur φλασκίον et κάδος, voir Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, II, 108 et 110; cf. Constantin Porphyrogénète, *Cérémonies*, Commentaire, II 509.

(11) P. 290-291.

(12) Sur cette ambassade, voir outre Ibn al-Athîr sous l'année 365, IBN ABI DINAR, *al-Mu'nis fi akhbâr Ifrîqiya wa-Tûnis*, p. 64-65; QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 131; AMARI, *Bibl. ar.-sic.*, Testo, App. 11-12, trad. II, 281-282; AMARI, *Storia*, 2e éd., II, 319-321.

(13) P. 291 et 297. Pour l'ambassade à al-Ḥâkim, il s'agit sans doute de celle qui aboutit à la paix de 1001. Cf. YAHYA, dans ROSEN, *Basile le Bulgaroctone*, p. 336-338, Yaḥyâ-Patr. Or. XXIII /3, p. 460-461; IBN AL-QALANISI, *Ta'rîkh Dimashq*, 54-55; ABU SHUDJAʿ, vol. III de *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, 230; IBN AL-ATHIR sous 386; SCHLUMBERGER, *Epopée Byzantine*, II, 201 sq.

parle aussi de deux ambassades envoyées par Constantin Monomaque (1042-1055) au calife fâṭimite al-Mustanṣir, l'une en 437/1045-6 et l'autre en 444/1052-3 (14). Nous savons d'ailleurs que, pendant tout le règne de cet empereur, les relations avec le calife fâṭimite furent excellentes et que l'un et l'autre échangeaient souvent lettres, ambassades et présents. Le calife, nous dit Skylitzès, envoya à l'empereur un éléphant et une girafe dont parle également Attaliatès. Psellos, historien et favori de Constantin, note que l'empereur lui confia souvent le soin d'écrire au calife en lui prescrivant d'employer pour lui-même des paroles d'humilité et au contraire d'exalter la grandeur du calife, ce dont s'indigne Psellos qui de sa propre autorité changea parfois les formules (15). D'autres documents ont trait à des cadeaux envoyés par Michel (Stratiôtikos probablement) à la mère d'al-Mustanṣir (16), ou par le tout-puissant émir fâtimite Nâṣir ad-daula, un descendant des Ḥamdanides, en 463/1071 à Romain Diogène (17). Un autre mentionne un vêtement d'apparat du même Romain Diogène, tel que le vit sur l'empereur la même année 463 l'ambassadeur fâṭimite, ainsi que le trône et le sellion *(sillîn)* des empereurs et les couronnes impériales (18). Enfin le même auteur nous décrit en détail le manteau de feutre pris à Romain Argyre à la bataille d'Alep (19) en 422/1030 et qui passa aux mains des Fâṭimites quand ils prirent Alep en 429/1037-8 : il était garni de perles sur les pans, les manches et les échancrures; sur le dos et sur la poitrine, il était décoré de croix d'or incrustées de rubis (20). Ces documents sont d'une réelle authenticité, — les objets ont été vus par l'auteur

(14) P. 288-289. Il est évident qu'en ce qui concerne la seconde ambassade, il y a une erreur soit dans le nom de Michel (Stratiôtikos) qui règne de 1056 à 1057, soit dans la date. Il est dit ici que, à son retour, l'ambassadeur passa à Jérusalem et remit des présents de l'empereur à l'Église de la Résurrection. L'indication chronologique : jour de Pâques du mois de Barmûdeh (Pharmuti) 1069 de l'ère de Dioclétien, a été corrigée par M. Hamidullâh en 769 et cela correspond, dit-il, à Pâques 1054. Il fait remarquer que cela ne s'accorde pas avec l'année hégirienne indiquée, 444/3 mai 1052-22 avril 1053. Mais, si l'on consulte la table chronologique du P. Grumel, *Traité d'Etudes byzantines*, I. *La Chronologie*, p. 255, on voit que Pâques, en l'année dioclétienne 769, tombe le 11 avril 1053, onze jours avant la fin de l'année hégirienne 444. Pâques 1054 (3 avril) tomberait au contraire dans l'année hégirienne 445/23 avril 1053-11 avril 1054 et dans l'année dioclétienne 770. C'est donc bien Pâques 769 (1053) dont il s'agit ici, et l'empereur n'est pas Michel, mais Constantin Monomaque. Il y a donc une double erreur, qu'il est difficile de s'expliquer.

(15) PSELLOS, éd. Renaud, II, 64; SKYLITZÈS-CEDRENUS, II, 607; ATTALIATÈS, 48; Cf. SCHLUMBERGER, *Epopée byz.*, III, 607-612.

(16) P. 290.

(17) P. 291.

(18) P. 297-298.

(19) Improprement ainsi désignée (voir plus bas).

(20) P. 292.

sans aucun doute dans les Trésors du Grand Palais des Fâṭimites — et ils pourraient faire l'objet d'une étude complémentaire de celles qu'ont faites Inostrantsev, puis Becker sur les Trésors des Fâṭimites. Mais du point de vue historique pur, on déplore qu'ils ne nous donnent pas en détail les raisons politiques de ces ambassades ni les circonstances dans lesquelles elles furent envoyées.

II. Les historiens arabes contemporains de cette période.

Il existe plusieurs historiens arabes contemporains de cette période, mais leurs œuvres ne nous ont pas toujours été conservées. Cependant, comme les auteurs arabes copient souvent servilement leurs devanciers, sans d'ailleurs toujours les citer nommément, il est parfois possible de retrouver chez des historiens postérieurs des fragments d'auteurs antérieurs. Tout au moins les ont-ils utilisés. Des auteurs comme Ibn al-Athîr ou Ibn Khaldûn ont repris bien souvent, en l'abrégeant, l'essentiel de leurs prédécesseurs.

Pour la seconde partie du xe siècle, un des historiens les plus importants était Thâbit b. Sinân, un médecin, dont la chronique allait vraisemblablement jusqu'en 973-974, peut-être même 975. Mais son ouvrage est perdu. Il a été utilisé par Ibn Miskawaih dont le livre, qui s'arrête à 970-980, a été traduit par Margoliouth. Il n'est d'ailleurs pas très important pour l'histoire des relations arabo-byzantines, malgré certains passages dont j'ai tiré profit dans mon *Histoire de la dynastie des Hamdanides.*

La période postérieure à celle qui était couverte par Thâbit b. Sinân a été traitée par Hilâl aṣ-Ṣâbi', dont l'histoire, perdue également, allait jusqu'à 1055, et commençait, non en 975, comme on le pense généralement, mais avant cette date, car l'historien du xiiie siècle Sibṭ Ibn al-Djauzî nous a conservé une citation textuelle de Hilâl aṣ-Ṣâbi' pour l'année hégirienne 361, c'est-à-dire 971-972 de notre ère. Pour ces années-là, Hilâl devait sans doute reprendre et copier Thâbit. De nombreux passages de Hilâl doivent aussi sans doute se retrouver dans l'*Histoire de Damas* d'Ibn al-Qalânisî, mort en 1160, qui continue Hilâl à partir de 1055, mais raconte aussi les événements des années antérieures : le texte que nous avons commence à 974. C'est une question extrêmement complexe que de déterminer la date exacte à laquelle finissait Thâbit b. Sinân et commençait Hilâl aṣ-Ṣâbî', puisque nous n'avons ni l'original de Thâbit, ni celui du début de Hilâl, et, d'autre part, de préciser ce qui, dans la pre-

mière partie d'Ibn al-Qalânisî, provient de Hilâl ou dérive d'autres sources.

Toujours est-il que c'est dans Ibn al-Qalânisî, dont nous possédons une édition par Amedroz (1908), que nous trouvons des passages intéressant l'histoire byzantine et qui valent la peine d'être traduits. C'est à lui ou à sa source que nous devons le récit le plus complet, je crois, de la campagne de Jean Tzimiscès en Syrie en 975 et en particulier de son entrevue avec le Turc Alptekîn, alors maître quasi indépendant de Damas (21). Les faits principaux sont racontés assez brièvement par Yaḥyâ b. Sa'îd (22), avec plus de détails par le Syrien Abû'l-Faradj (23), qui semble avoir ici la même source qu'Ibn al-Qalânisî, mais aucun de ces récits n'a l'ampleur et la précision de celui d'Ibn al-Qalânisî. Il serait intéressant de rechercher quelle est la source d'Ibn al-Qalânisî. Son récit provient-il de Hilâl aṣ-Ṣâbî', ou, en dernière analyse, de Thâbit b. Sinân? La question ne peut être examinée ici (24). Voici la traduction de ce récit :

« Il arriva que cette année-là, Ibn ash-Shumushqîq, souverain des Grecs, partit pour la région des places frontières et s'empara de la plupart d'entre elles. Abû Bekr ibn az-Zayyât fut contraint par la nécessité de faire la paix, de se soumettre à lui et de marcher à son service à la tête d'une quantité considérable de gens de Tarse et des provinces frontières. Firent de même un certain nombre de tribus d'Arabes bédouins. Quand Ibn ash-Shumushqîq eut assiégé Ḥimṣ, l'eut prise et se fut dirigé de là vers Ba'albekk qu'il prit également et voulut marcher sur Damas, Ibn az-Zayyât écrivit à Alptekîn et aux habitants de Damas pour leur faire savoir quelle était la force du souverain des Grecs, qu'ils ne pourraient lui résister et n'étaient pas de taille à engager la lutte contre lui, et pour leur conseiller de se soumettre à lui et d'agir conformément aux indications qu'il leur donnait. Alptekîn et les habitants de Damas écoutèrent ses conseils, comprirent que c'était leur intérêt et décidèrent de demander seulement que la sécurité leur fût garantie et qu'ils fussent à l'abri des maux que pourraient leur causer les troupes arrivant vers eux. Alptekîn écrivit à Ibn az-Zayyât pour lui dire qu'il acceptait ses conseils, qu'il lui laissait le soin de prendre les dispositions nécessaires et d'agir comme il l'entendrait et comme il lui semblerait bon. Ibn az-Zayyât vint trouver le souverain des Grecs et lui dit : « Les lettres d'Alp-

(21) Officier buyide qui avait fui Bagdad et avait pris possession de Damas.
(22) *Patr. Or.*, XXII, 368-369.
(23) Bar Hebraeus, trad. Budge, p. 174-175. Voir aussi Schlumberger, *op. cit.*, I, 258-260.
(24) Un fragment de l'histoire de Thâbit b. Sinân a été découvert par B. Lewis. Il y est question de la campagne de Tzimiscès en Syrie. Ce fragment n'a pas encore été édité.

tekîn et des habitants de Damas sont arrivées par lesquelles ils acceptent d'obéir à l'empereur dans tout ce qu'il désirera d'eux et de lui remettre l'argent qu'il prescrira de lui verser sur le produit de l'impôt foncier pour leur pays; ils demandent à avoir la garantie de la vie sauve, à être traités avec bonté et à être protégés ». L'empereur lui dit : « J'accepte leur (promesse) d'obéissance et j'ordonne qu'on leur accorde la sécurité pour leurs personnes et leurs biens; j'accepte d'eux avec satisfaction le versement du produit de l'impôt foncier. » Il leur envoya une croix avec la (promesse de) sécurité *(al-amân)*, qu'Ibn az-Zayyât leur fit porter par un de ses compagnons appelé le Damasquin (ad-Dimashqî), un des principaux notables tarsiotes. Ils l'accueillirent avec des témoignages de joie et de respect et des remerciements redoublés pour l'excellence de l'intervention et la bonté de l'intercession d'Ibn az-Zayyât.

Ibn az-Zayyât conseilla à Alptekîn de sortir de Damas pour aller au-devant de l'empereur. Il sortit à la tête de 300 ghulâm dans le plus bel uniforme et le plus brillant équipement, dans la plus parfaite ordonnance et le plus bel aspect; il se fit accompagner des nobles et cheikhs de la ville (25). L'empereur s'approcha de lui et le reçut avec des marques d'honneur ainsi que les Damasquins, en leur adressant des paroles aimables, en les traitant avec une faveur certaine et leur témoignant sa satisfaction pour les égards qu'il eut pour eux. Ibn az-Zayyât se fit l'intermédiaire entre eux et lui pour la fixation (du tribut) à 100 000 dirhems.

Puis Ibn ash-Shumushqîq partit vers Damas pour avoir la vue de la ville. Arrivé devant Damas, il installa son camp à l'extérieur de la ville, admira la campagne, ce qu'il vit de la campagne qui entourait la ville (26) et ordonna à ses troupes de s'abstenir de faire le moindre mal à ses habitants et d'éviter de causer des dommages à une partie quelconque de son territoire. Alptekîn, avec les cheikhs de Damas, entra dans la ville pour répartir la contribution imposée aux habitants et la réunir, et pour rassembler les dons gracieux qu'il convenait d'offrir à un pareil personnage. On lui apporta ce qu'il fut permis d'apporter et l'argent fixé lui fut remis dans une bourse. Alptekîn sortit de Damas pour se rendre auprès de l'empereur pour lui renouveler ses hommages. Il le trouva à cheval, avec les Tarsiotes en train de se livrer à des exercices d'escrime à la lance devant lui. Quand l'empereur aperçut le cortège d'Alptekîn, il donna l'ordre à Ibn az-Zayyât de l'accueillir. Déjà le protocole avait été fixé *(kânat al-ḥâl ta'akkadat)* entre Alptekîn et Ibn az-Zayyât. En l'accueillant ce dernier lui recommanda de se montrer humble avec l'empereur et de redoubler d'attention pour l'honorer et se faire bien voir de lui, lui faisant savoir que cela lui serait utile. Alptekîn

(25) Les nobles (*ashrâf*, sing. *sharîf*) sont les membres de la famille alide; les cheikhs (les anciens) sont les gens à qui l'âge, le savoir, la piété, le respect qu'on leur témoigne confèrent une certaine autorité.

(26) *As-sawâd.*

écouta ses conseils, mit pied à terre devant l'empereur ainsi que ses hommes, de même qu'Ibn az-Zayyât quand ils furent près de lui. Ils baisèrent la terre plusieurs fois devant l'empereur, ce qui lui fit grand plaisir. Il leur ordonna alors de remonter à cheval. Puis il s'approcha d'Alptekîn et lui demanda comment il se trouvait. Celui-ci lui fit une réponse à propos de laquelle il lui demanda de lui fournir une preuve (27).

L'empereur était un cavalier qui aimait les cavaliers. Alptekîn, ayant Ibn az-Zayyât devant lui, se livra à un exercice équestre qu'admira l'empereur. Ce qu'il vit de sa science de l'équitation l'enthousiasma. Il lui ordonna de recommencer l'exercice, et cette fois tout seul. Alptekîn obéit. Alors l'empereur, se tournant vers Ibn az-Zayyât, fit l'éloge d'Alptekîn et dit : « Voilà un garçon d'élite *(ghulâm nadjîb)* ; je suis plein d'admiration pour ce que j'ai vu de ses magnifiques exploits et de tout son comportement. » Ibn az-Zayyât en fit part à Alptekîn qui mit pied à terre, baisa le sol, remercia l'empereur et invoqua Dieu en sa faveur. Celui-ci lui ordonna de remonter à cheval. Il se remit en selle et l'empereur dit à Ibn az-Zayyât : « Informe-le que mon empire lui fait remise de l'impôt foncier et renonce à l'exiger de lui. » Alors, à nouveau, Alptekîn mit pied à terre, remercia l'empereur et invoqua Dieu en sa faveur.

L'empereur retourna alors à sa tente accompagné d'Alptekîn qui, en chemin, caracolait et brandissait sa pique (28) tandis que l'empereur le considérait avec une très vive attention. Quand il fut installé dans sa tente, il manda Alptekîn, lui fit don de vêtements d'honneur et d'un cheval de parade *(shihrî)* (29). Il demanda à Alptekîn de lui faire cadeau du cheval qu'il montait, des armes qu'il portait et de sa lance. Alptekîn revint et ajouta à cela vingt chevaux avec leurs caparaçons, plusieurs lances et une quantité considérable de vêtements de toute sorte, de parfums et de cadeaux comme on en fait aux rois. L'empereur le remercia de ce qu'il avait fait, accepta le cheval et les armes, mais refusa le reste. En retour de ces présents, l'empereur lui fit remettre des vêtements de brocart en grand nombre, des bijoux, des chevaux de parade et des mules » (30).

Suit le récit du reste de l'expédition qui, joint à celui de Yaḥyâ, nous apporte la confirmation que l'empereur n'a pas poussé jusqu'en

(27) Tel paraît être le sens de ce passage : *sa'alahu 'an ḥâlihi, fa-adjâbahu djawâban istardja'ahu hudjdjatan fîhi*. Je pense qu'Alptekîn a demandé à l'empereur de lui faire voir comme preuve de son excellente condition ses talents de cavalier. Grammaticalement on peut moins facilement comprendre que c'est l'empereur qui lui demande cela, bien que cela soit possible.

(28) *Zûbîn*. C'est une sorte de pique ou javelot à deux pointes (persan *jûpîn*) qui est connue particulièrement comme arme des Dailamites. Voir Minorsky, *La domination des Dailamites*, 20 et Gloss. Géogr. arab., s. v.

(29) Sur *shihrî*, voir Dozy.

(30) Ibn al-Qalanisi, p. 12-14. Dans tout ce passage, l'empereur est appelé tantôt roi *(malik)*, tantôt d'un terme signifiant : celui qui se conduit, agit, comme un roi *(mutamallik)* à valeur plutôt péjorative.

Palestine, quoi qu'en dise sa lettre à Ashot. Il n'a pas dépassé vers le sud Damas et Sidon. Le récit se termine par l'indication que, tandis qu'il faisait au retour le siège de Tripoli, l'empereur fut victime d'une machination de l'oncle maternel des deux jeunes empereurs et fut empoisonné. On sait que, selon Léon Diacre, ce fut en Bithynie qu'il fut empoisonné et que le Parakimomène fut accusé d'être l'instigateur de cet empoisonnement (31).

Pour en revenir à l'entrevue de l'empereur avec Alptekîn, je dois dire que le récit fait par le grand byzantiniste G. Schlumberger (32) d'après Léon Diacre et Abû'l-Faradj, si on le compare avec celui d'Ibn al-Qalânisî, exagère un peu le pittoresque de l'entrevue. Paraphrasant Léon Diacre qui parle de l'immense et suppliant cortège que l'empereur vit sortir de Damas, il a dépeint de façon romantique « les cheikhs et les ulémas en robe blanche, le crâne rasé, tous prosternés dans la poussière, implorant à haute voix avec des exclamations déchirantes le vainqueur redouté ». Il a décrit de façon plus sobre, par contre, d'après Abû'l-Faradj, le tournoi équestre. De toute façon, nous avons là une scène bien propre à exciter l'imagination des lecteurs.

J'ai signalé, dans mon *Histoire des Hamdanides* (33), le récit que fait Ibn al-Qalânisî de la prise et du pillage de Ḥimṣ par Bardas Phocas en 983. Il raconte d'abord comment l'émir palestinien Ibn al-Djarrâḥ, fuyant devant les troupes fâṭimites, s'était réfugié auprès du gouverneur byzantin d'Antioche, puis le siège d'Alep par l'émir de Ḥimṣ Bakdjûr aidé des troupes fâṭimites et l'apparition de Bardas Phocas dont il a mentionné plus haut le départ de Constantinople (34). Alors il dit :

« Alors apparut le Domestique des Grecs Bârdîs ; il campa devant Antioche et résolut de surprendre Bakdjûr assiégeant Alep. Mais Ibn al-Djarrâḥ écrivit à ce dernier pour le mettre en garde. Bakdjûr partit d'Alep, poursuivi par l'armée grecque. Continuant sa marche, il arriva devant Ḥimṣ, envoya ce qu'il posédait à Ba'albekk et s'établit à Djûsîya à la tête d'une troupe importante (35). Le roi des Grecs (36) arriva au Maimâs de Ḥimṣ (37),

(31) Il est curieux que Yaḥyâ, *Patr. Or.*, 371, ne dise rien de cela.
(32) *Op. cit.*, I, 295-297.
(33) P. 851.
(34) Ibn al-Qalanisi, p. 25 (départ de Bardas de Constantinople, raconté sous 371/7 juillet 981-25 juin 982), p. 29 (sac de Ḥimṣ). Cf. mon *Histoire des Hamdanides*, 683 sq., 850 sq.
(35) Au sud de Ḥimṣ sur la route menant à Damas.
(36) Confusion fréquente des auteurs arabes entre Empereur et Domestique.
(37) Nom d'un lieu de plaisance sur l'Oronte au bord du lac.

mais ne fit pas de mal au pays. Il entra dans la ville, visita l'église et partit de là en direction de la Buqai'a (38) pour gagner Tripoli. Il envoya aux habitants de Ḥimṣ un messager chargé de leur dire : « Nous voulons qu'on nous paye un tribut. » — « C'est ici un pays ruiné, répondirent-ils, et il n'y a pas d'argent. » Alors il revint, campa devant la ville et fit dire aux habitants : « Celui qui sortira de la ville aura la vie sauve. » Des gens partirent, d'autres restèrent. Les soldats entrèrent dans la ville, la pillèrent, y firent des prisonniers et incendièrent la mosquée cathédrale et divers endroits de la cité. Des habitants se retranchèrent dans des grottes. Les soldats les enfumèrent et les asphyxièrent. Mais il ne fut fait aucun mal aux Arabes (nomades) ni à ceux qui avaient fui. L'entrée des Grecs à Ḥimṣ eut lieu le mardi 19 djumâdâ I 373 (30 octobre 983). C'était la seconde fois que les Grecs y entraient. On dit que Abû'l-Ma'âlî, fils de Saif ad-daula, craignant que Bakdjûr ne prît Alep avec les Maghrébins (39), avait envoyé demander au roi des Grecs de détruire Ḥimṣ. »

Un autre récit d'Ibn al-Qalânisî qui intéresse l'histoire byzantine et qui, je crois, n'a pas été connu non plus des byzantinistes, est celui de la bataille d'Apamée où périt en 998, à l'époque du calife fâṭimite al-Ḥâkim, le Duc d'Antioche Damien Dalassenos. E. Honigmann, dans son ouvrage magistral sur la frontière orientale de l'empire byzantin de 363 à 1071, ne fait aucune référence à ce long récit d'Ibn al-Qalânisî, qui contient plusieurs détails complétant celui de Yaḥyâ sur le même sujet. On trouve un exposé analogue à celui d'Ibn al-Qalânisî, mais plus court, dans le Continuateur d'Ibn Miskawaih, Abû Shudjâ' ar-Rudhrâwarî (40), qui écrivait entre 1072 et 1092, et qui a largement utilisé Hilâl aṣ-Sâbi', de sorte qu'on peut se demander si l'un et l'autre ne remonteraient pas à Hilâl. Bien que les détails par lesquels le récit d'Ibn al-Qalânisî diffère de ceux de Yaḥyâ, d'Ibn al-Athîr et d'Açoghik utilisés par Schlumberger (41) ne soient pas d'une importance capitale, je ne crois pas inutile d'en donner une traduction. Cette affaire revêtait une importance particulière pour l'historien de Damas du fait que le principal adversaire de Damien Dalassenos était l'émir de Damas, Djaish b. Ṣamṣâma (42).

« Les habitants de Tyr, en cette année-là qui était l'année 387/14 janvier 997-2 janvier 998, s'étaient révoltés et avaient mis à leur tête un marin

(38) Plaine située entre le Liban et l'Anti-Liban, auj. la Beqaa.
(39) C'est-à-dire les troupes fâṭimites.
(40) Vol. III de *The Eclipse...*, p. 227-228.
(41) II, 108 sq.
(42) Ibn al-Qalanisi, p. 50-52.

de la flotte appelé al-'Allâqa (43) et avaient tué les représentants du calife. Il se trouva que Mufarridj b. Daghfal (b. al-Djarrâḥ) était venu s'installer devant Ramla, avait pillé la campagne aux environs et avait semé le désordre dans le pays. A ces deux événements s'ajouta le fait que le Duc *(ad-dûqs)*, grand chef des Grecs *('aẓîm ar-Rûm)* avait marché avec une nombreuse armée sur la Syrie et assiégeait la forteresse d'Apamée. Alors Bardjawân choisit pour chef le général Djaish b. Ṣamṣâma, lui donna le commandement, fit préparer pour partir avec lui un millier d'hommes et l'envoya à Damas et dans la province de Damas... »

L'auteur parle ensuite des préparatifs faits par ce général pour l'attaque de Tyr.

« Il envoya environ vingt bateaux de guerre bien garnis d'hommes vers la place maritime de Tyr et écrivit à 'Alî b. Haydara, gouverneur de Tripoli, de s'y porter avec sa flotte; il donna le même ordre à Ibn Cheikh, gouverneur de Sidon, et à un certain nombre d'autres de différents côtés, si bien que fut réunie une grande quantité de troupes aux portes de Tyr. Les hostilités commencèrent entre ces troupes et les habitants de Tyr, et al-'Allâqa implora la protection du souverain des Grecs et lui écrivit pour lui demander secours et assistance. Celui-ci lui expédia un certain nombre de navires garnis de combattants. Ces navires eurent une rencontre avec les navires des Musulmans; les deux flottes se livrèrent un violent combat; les Musulmans furent vainqueurs des Grecs, s'emparèrent d'un de leurs bateaux et tuèrent son équipage qui était de 150 hommes. Le reste des navires grecs s'enfuit. Le courage des habitants de Tyr faiblit et ils n'eurent plus la force de résister aux troupes qui s'étaient rassemblées contre eux sur terre et sur mer. Les Maghrébins crièrent : « Que ceux des gens respectables qui désirent avoir la vie sauve et la sécurité restent dans leurs maisons. » Ils observèrent cette prescription, la ville fut prise, al-'Allâqa fut fait prisonnier... »

L'auteur raconte ensuite le pillage de Tyr, la nomination d'un gouverneur, la campagne du général fâṭimite contre Ibn al-Djarrâḥ en Palestine et son retour à Damas pour se préparer à marcher contre l'armée grecque qui assiégeait Apamée. Il fit connaître aux habitants son intention de partir pour faire la guerre sainte.

« Il ne resta que trois jours à Damas, distribua des vêtements d'honneur aux chefs des milices communales *(aḥdâth)*, leur donna des montures et leur fit des cadeaux. Puis il vint camper à Ḥimṣ. Il fut rejoint par Abû'l-Ḥasan 'Abd al-Wâḥid b. Haydara, à la tête de l'armée de Tripoli et des

(43) Sur Al-'Allâqa, voir l'article Ṣûr de l'Enc. de l'Islam; *Yaḥyâ*, P. O., XXIII, 454; Lammens, *La Syrie. Précis historique*, à l'index.

volontaires du peuple de cette ville et se dirigea vers Apamée dont la forteresse était assiégée par le Duc, grand chef des Grecs. Les habitants d'Apamée avaient subi toutes les rigueurs du siège, la disette des vivres était extrême et ils en étaient venus à manger des charognes et des chiens; on les achetait pour vingt-cinq dirhems l'un.

Il s'installa en face des Grecs; entre eux et lui était le fleuve appelé al-Maqlûb (le Renversé, c'est-à-dire l'Oronte, al-'Aṣî). Les deux troupes se rencontrèrent et se livrèrent des combats. Les Musulmans étaient au nombre de 10 000 hommes et ils avaient avec eux 1 000 cavaliers des Banû Kilâb. Les Grecs chargèrent sur le centre où était Badr al-'Aṭṭâr avec les Daylamites et les bagages de l'armée (44). Ils les mirent en déroute et sabrèrent ceux qui s'y trouvaient. L'aile gauche où était Maysûr le Slave, gouverneur de Tripoli, s'enfuit et l'aile droite où se trouvaient Djaish b. Muḥammad b. Ṣamṣâma, commandant de l'armée, et Wâḥid al-Hilâlî, en fit autant. Les Grecs poursuivirent les Musulmans et en tuèrent 2 000. Ils s'emparèrent de leurs bagages, de leurs armes, de leurs bêtes et les Banû Kilâb firent main basse sur ce butin encore plus que les Grecs. Bishâra l'Ikhshidite à la tête de 500 ghulâms tint ferme. Les habitants musulmans d'Apamée furent témoins de ce désastre; ils se crurent absolument perdus et implorèrent humblement Allâh généreux et bon pour ses créatures et lui demandèrent d'avoir pitié d'eux et de les secourir.

Le souverain des Grecs *(malik ar-Rûm)* (45) se tenait près de son étendard, ayant devant lui deux de ses fils et dix de ses ghulâms, afin de contempler la victoire de son armée et de la voir s'emparer du butin qu'elle capturait. Un Kurde, appelé Abû'l-Ḥadjar Aḥmad b. ad-Daḥḥâk as-Salîl, monté sur un excellent cheval, couvert d'une cotte de cuir *(kudhâghand)*, coiffé d'un casque, tenant de la main droite une pique courte *(khisht)* et de la main gauche ses rênes et un autre *khisht* se dirigea vers lui (46). Le Duc crut qu'il venait se rendre et lui demander protection; il ne se préoccupa pas de lui et ne chercha pas à se mettre à l'abri de lui. Lorsqu'il fut près de lui, le Kurde le chargea. Le Duc était fortement protégé par son armure. Il leva la main pour se prémunir contre le coup qu'il lui porterait. L'autre le frappa avec la pique *(zûbîn)* qu'il avait dans la main droite d'un coup qui l'atteignit au défaut de la cuirasse, parvint jusqu'au corps et pénétra profondément entre les côtes. Le Duc tomba à terre mort. Les Musulmans crièrent : « L'ennemi de Dieu a été tué! » Les Grecs s'enfuirent, les Musulmans revinrent à l'attaque, les Arabes retournèrent aussi au combat et les hommes de la garnison de la forteresse descendirent et vinrent aider les leurs. Les

(44) C'était le chef de son avant-garde dans les opérations contre Ibn al-Djarrâḥ.

(45) *Malik ar-Rûm*, l'empereur confondu avec le Duc.

(46) Le *khudhâghand* ou *khuzâghand* est une jaquette rembourrée et piquée qui peut être renforcée de mailles. Voir Quatremère, *Hist. des sultans mamlouks*, II/1, 38; Schwarzlose, *Die Waffen der alten Araber*, 334; Maqrizi, *Khiṭaṭ*, 1, 417, 31. — Le *khisht* (mot persan également) est une sorte d'épieu ou de courte pique : cf. Islamica, II, 591, 595.

Musulmans eurent le dessus sur les Grecs et les tuèrent ou les firent prisonniers.

La bataille avait eu lieu dans une large prairie entourée par la montagne appelée al-Mudîq sur laquelle on ne peut monter que un par un et sur le flanc de laquelle est le lac d'Apamée et le fleuve al-Maqlûb (47). Les Grecs n'avaient aucun endroit où ils pussent fuir dans leur déroute. A la fin de la journée, on avait tranché les têtes de 10 000 tués. Les Musulmans passèrent la nuit dans la joie de la victoire et du butin, de la supériorité que Dieu leur avait donnée sur leurs ennemis et du triomphe qu'il leur avait accordé. Les Arabes bédouins vinrent le lendemain matin avec les chevaux des Musulmans qu'il avaient pris dans le pillage lors de la fuite des Musulmans. Les uns les rendirent, les autres les vendirent à bas prix, parce que Djaish b. Ṣamṣâma, commandant de l'armée, fit crier dans son camp : « Que personne n'achète aux Arabes bédouins autre chose que ce qu'il a reconnu et qui lui a été pris. » Et il ne trouva que ce qu'avaient pris ses propres hommes.

Les deux fils du Duc tombèrent comme prisonniers aux mains d'un Musulman. Djaish b. Ṣamṣâma, commandant de l'armée, les lui racheta pour 6 000 dinars et les prit avec lui. Il resta plusieurs semaines dans la forteresse d'Apamée. Il envoya en Égypte 10 000 têtes et 2 000 prisonniers. (Puis il s'avança) jusqu'à la porte d'Antioche, pilla les districts ruraux, brûla les villages et s'en retourna à Damas. »

Suit le récit de son entrée à Damas et de l'accueil que lui firent les nobles, les chefs et les milices communales qui le félicitèrent, et de la distribution des récompenses notamment aux chefs de ces milices.

J'ai tout à l'heure mentionné Abû Shudjâ' ar-Rudhrâwarî. Je rappellerai que c'est à lui que l'on doit un rapport très détaillé sur les négociations entre Basile II et le Buyide 'Aḍud ad-daula à propos de Skléros, que Basile aurait bien voulu se faire livrer quand il était à Bagdad chez le Buyide. Ce récit a été traduit par Amedroz dès 1915 (48). A ces négociations apportent un complément les *Deux documents arabes sur Bardas Skléros* que j'ai tirés du manuel à l'usage de la chancellerie mamelouke de Qalqashandî et traduits et commentés dans le volume V des *Studi Bizantini e Neoellenici* (1939).

J'en arrive maintenant à une des sources arabes les plus importantes pour l'histoire byzantine, et contemporaine de l'époque qui nous occupe, Yaḥyâ b. Sa'îd al-Anṭâkî, mort vers 1066. Je rappelle brièvement que ce continuateur d'Eutychius est égyptien d'origine

(47) Le nom actuel des ruines d'Apamée et du village qui est l'acropole de l'ancienne ville est Qal'at al-Mudîq.

(48) JRAS, 1915, p. 915-942 et vol. VI de *The Eclipse...*, p. 23-35.

et chrétien, qu'il a commencé son Histoire au Caire vers 1007-1008 et qu'il l'a remaniée et continuée à Antioche alors byzantine où il s'était réfugié en 1014 à la suite des persécutions du calife fâṭimite al-Ḥâkim contre les Chrétiens. Yaḥyâ n'a été longtemps connu que par les fragments qu'en avait édités, traduits et commentés le Baron Rosen dans son ouvrage sur Basile le Bulgaroctone, en 1883. Il y avait donné tous les passages de Yaḥyâ concernant Basile II et quelques autres, notamment le passage concernant la prise d'Edesse par Georges Maniakès, avec la correspondance entre le Christ et le roi Abgar d'Edesse, fragment qu'il avait trouvé, ajouté de la main de Paul d'Alep, fils du Patriarche Makarios, dans les marges du manuscrit d'une traduction arabe de l'Histoire de Mathieu Tsigala. Ce dernier fragment était le seul que connût Rosen relatif au règne de Romain III Argyre. En effet, dans les manuscrits dont il s'était servi il manquait la plus grande partie de l'histoire de la désignation de Romain Argyre comme son successeur par Constantin VIII à la fin de son règne, et toute la partie relative au règne de Romain Argyre.

L'importance de la contribution apportée à l'histoire byzantine par Yahyâ est considérable. Écrivant dans une ville byzantine ayant une communauté melkite qui même pendant la domination arabe avait conservé par son clergé des relations avec le monde byzantin, il était naturel qu'il pût avoir des informations sur l'histoire de l'empire. Aussi Schlumberger a-t-il abondamment utilisé et mis en œuvre les fragments de Yaḥyâ étudiés par Rosen, mais il n'a naturellement pas connu la partie relative au règne de Romain Argyre. Par la suite, le P. Cheikho, en collaboration avec Carra de Vaux et Habib Zayyat, grâce à un manuscrit appartenant à ce dernier, a pu donner une édition plus complète de Yaḥyâ, comprenant le règne de Romain Argyre, en 1909. En 1924, I. Kratchkovsky et A. Vasiliev publiaient dans le tome XVIII de la Patrologia Orientalis la première partie d'une nouvelle édition, avec traduction française, de la Chronique de Yaḥyâ, et en 1932, dans le tome XXIII, la suite jusqu'à l'année 1013. Cette publication a été interrompue pour diverses raisons. Le texte et la traduction du reste de l'ouvrage, qui avaient été remis par Vasiliev à Mgr Graffin, n'ont pu être publiés et Kratchkovsky et Vasiliev sont morts avant d'avoir vu leur œuvre terminée. Le P. Graffin, successeur de Mgr Graffin à la Patrologia Orientalis, aux mains de qui se trouvait le manuscrit, a bien voulu me charger de continuer la publication. Malheureusement il a fallu

refaire à peu près entièrement la traduction française rédigée par Vasiliev, qui n'était qu'un brouillon hâtif assez défectueux, plein de ratures, non dactylographié, et comportant plusieurs inexactitudes et défauts de traduction que Vasiliev aurait corrigés sans doute, mais qui ne l'ont pas été. D'autre part, l'impression du texte arabe préparé par Kratchkovsky avec sa maîtrise habituelle, mais comportant une quantité de variantes avec renvoi aux différents manuscrits, à Rosen, à Cheikho, pose des problèmes délicats de sorte qu'il ne m'a pas encore été possible d'annoncer la publication prochaine de ce travail.

Comme l'avait vu Rosen, dont le travail reste la base de toute étude sur Yaḥyâ, sa chronique devait dépasser l'année 1034, date de la mort de Romain Argyre, à laquelle s'arrêtent nos manuscrits. Elle allait peut-être jusqu'à 1066. J'ai indiqué dans la notice sur Yaḥyâ que j'ai donnée dans l'édition française du tome II de *Byzance et les Arabes*, les raisons pour lesquelles Rosen avait pensé que la Chronique de Yaḥyâ s'étendait jusque-là. J'ajoute que, en terminant son récit sur les négociations engagées entre Romain Argyre et le calife fâṭimite, qui n'aboutirent pas, Yaḥyâ nous dit : « La correspondance entre les deux parties continua à ce sujet sous le règne de Romain Argyre et sous celui de l'empereur Michel son successeur, pendant trois ans et demi, jusqu'à ce que l'affaire eût été réglée et la trêve conclue, *comme nous le dirons plus loin* » (49). C'est la preuve que son exposé des événements s'étendait au-delà du règne de Romain Argyre.

La question des sources de Yaḥyâ, déjà étudiée par Rosen, et que j'ai exposée dans la notice à laquelle j'ai fait allusion ainsi que dans l'introduction bibliographique de mon Histoire des Hamdanides, est assez obscure. Yaḥyâ, à Antioche, a eu à sa disposition une chronique grecque perdue, dont Rosen a supposé qu'elle s'arrêtait à la mort de Romain Lécapène. Il a eu certainement aussi des sources grecques pour les événements postérieurs, la mort de Romain II, l'avènement et la mort de Nicéphore Phocas, la prise d'Antioche, mais son récit ne concorde pas toujours avec les chroniques grecques qui nous sont parvenues. Pour certains faits du règne de Tzimiscès ou de Basile II, il est en contradiction avec les historiens grecs. S'agirait-il là d'une source non grecque? Il est certain qu'il a pu y avoir à Antioche une ou des chroniques ecclésiastiques, peut-être une chronique officielle du Patriarcat, dans lesquelles étaient notés les événements relatifs à

(49) Yaḥyâ, éd. Cheikho, p. 271.

l'empire byzantin. Nous savons qu'il a copié, en l'abrégeant, une *Vie du Patriarche d'Antioche Christophore*, assassiné par les Musulmans en 967, Vie composée par le Protospathaire Ibrâhîm b. Yohannâ, qui contient des détails sur la guerre arabo-byzantine, la prise d'Antioche, les honneurs rendus à la dépouille du Patriarche à l'époque de Tzimiscès et de Pierre Bourtzès. Cette Vie nous a été révélée il y a quelques années par Habib Zayyat (50). Cela témoigne d'une certaine activité littéraire à Antioche et l'hypothèse de l'existence d'une chronique antiochitaine, ecclésiastique ou autre, qu'aurait utilisée Yaḥyâ, n'a rien d'invraisemblable. Dans une chronique de ce genre, pour les faits byzantins, on convertissait sans doute les dates grecques (ère mondiale et indications) en dates de l'ère séleucide usuelle chez les Syriens, avec peut-être aussi la date hégirienne correspondante, car on trouve souvent chez Yaḥyâ la date séleucide accompagnée de la date musulmane. Mais peut-être est-ce Yaḥyâ qui a fait lui-même ce travail de concordance. Quant à la période historique dont il a été directement contemporain après son arrivée à Antioche en 1014, il a pu avoir des renseignements de source orale. La question des sources musulmanes de Yaḥyâ est aussi très complexe. Pour l'Orient notamment, on relève des similitudes avec Ibn Miskawaih par exemple. La question ayant plus d'importance pour les faits d'histoire intérieure musulmane que pour les faits byzantins, je la laisserai de côté ici.

Quoi qu'il en soit, Yaḥyâ est une source précieuse pour la connaissance de certains aspects de l'histoire byzantine aux xᵉ et xiᵉ siècles, pour l'histoire des rapports entre l'empire et la Syrie ou l'Égypte à la même époque et également pour l'histoire des patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et même de Constantinople.

Un des problèmes de l'utilisation des sources grecques par Yaḥyâ est celui que posent ses informations sur la guerre bulgare dont il rapporte plusieurs épisodes jusqu'à la victoire finale de Basile II. Il y a là, dans l'histoire des Comitopoules, des confusions qu'on s'explique mal. Il est à remarquer d'ailleurs que pour cette guerre de Bulgarie, il ne fournit pas d'indications chronologiques précises et que, quand il donne des dates, ce sont des dates hégiriennes et non, comme pour d'autres faits byzantins, la date séleucide avec concordance hégirienne. Rosen a fait d'ingénieuses suppositions pour tâcher d'accorder Yaḥyâ avec les historiens byzantins, notamment à propos des événements

(50) *Proche Orient Chrétien*, II (1952). Ibrâhîm écrivait en grec et traduisait en arabe.

de 1016-1018. Il ne semble cependant pas être arrivé à donner une solution satisfaisante au problème des confusions de Yaḥyâ.

Mais, laissant de côté cette question, je voudrais appeler l'attention sur l'intérêt qu'offre la Chronique de Yaḥyâ à partir de l'endroit où s'est arrêté Rosen, dont le texte s'interrompt brusquement après les mots : « L'empereur Constantin fit venir la femme de Romain qui ne savait pas ce qu'il avait dans l'esprit... » La suite du texte, comme on voit par l'édition Cheikho, est : « et ce qu'il avait résolu à l'égard de son mari. Il lui fit savoir qu'il voulait le faire aveugler, à cause du soupçon qui lui était venu, ayant appris qu'il allait entreprendre une action contre lui. Si elle préférait qu'il épargnât son mari, elle devrait se faire tondre les cheveux, embrasser volontairement la vie monastique..., etc. ». Le renoncement de la première femme de Romain, qui accepta d'être répudiée, est représenté par les historiens byzantins comme le résultat d'une entrevue entre Constantin VIII et Romain Argyre, tandis qu'ici il s'agit d'une entrevue entre l'empereur et la femme de Romain. Schlumberger a déjà remarqué que le récit relatif au choix fait par Constantin VIII de Romain Argyre pour lui succéder différait par certains détails de celui des historiens byzantins, mais il ne s'était pas étendu sur ce sujet et avait suivi, dans son exposé, la tradition byzantine. Yaḥyâ diffère également d'eux pour la date de la mort de Constantin qu'il fixe au 12 novembre 1028 et non à la nuit du 10 au 11 novembre, comme dans la tradition byzantine commune (51).

Le texte de Yaḥyâ nous donne des renseignements détaillés sur les rapports de l'empire, à l'époque de Romain Argyre, avec les différents émirs syriens qu'il tâchait d'attirer de son côté et qu'il soutenait contre les Fâṭimites, et avec les émirs mirdâsides d'Alep qui menaient une politique de bascule entre Constantinople et Le Caire. Ses informations sont beaucoup plus complètes que celles de Kamâl ad-dîn, l'historien d'Alep dont je parlerai tout à l'heure et en certains points sans doute plus exactes que celles des historiens byzantins. Une étude comparative serait certainement utile.

Selon Yaḥyâ, en juillet 1029, le catépan d'Antioche Michel Spondylès qui avait assiégé une place de la Syrie du Nord appelée Qaibâr sur la rive gauche du Nahr 'Afrîn, fut mis en déroute par les contingents bédouins de l'émir d'Alep; en 1030, Romain lui-même, qui gar-

(51) La chronique du règne de « Rûmânûs al-Ardjîrûbûlâwus » *(sic)* commence p. 252. — La date de son accession au trône, d'après Skabalanovitch (dans Ostrogorski, *Hist. de l'Etat byzantin*, p. 345, n. 2) serait le 15 novembre.

dait rancune à l'émir mirdâside d'Alep, marcha contre cette ville, mais subit une sévère défaite à Tubbal, près de Aʿzâz, au nord d'Alep, et s'enfuit en déroute jusqu'à Antioche. Selon les historiens byzantins, Romain aurait fait cette expédition en représailles de la mainmise par un émir nommé Moussaraf (c'est le Naṣr b. Musharraf de Yaḥyâ) sur la place de Menik (Manîqa de Yaḥyâ), bâtie par les soins de Michel Spondylès sur les conseils du même émir. Cependant il n'apparaît pas, à la lecture de Yaḥyâ, qu'il y ait un rapport direct entre les deux faits. Selon lui, c'est spécialement contre Alep qu'était dirigée l'expédition de Romain Argyre et ce n'est qu'après avoir raconté l'expédition de l'empereur qu'il expose l'affaire de Naṣr b. Musharraf et de Manîqa. Cette place se trouvait dans le Djabal ar-Rawâdif, très loin au sud-ouest d'Alep, en territoire byzantin. L'émir d'Alep n'a sans doute été pour rien dans l'affaire de Manîqa (52).

Le récit de Yaḥyâ sur la terrible déroute de l'armée de Romain Argyre est un des plus détaillés de ceux qu'on possède sur cet événement. On pourra utilement confronter la traduction que je vais en donner avec le récit peut-être trop dramatique qu'en a fait Schlumberger d'après les historiens byzantins, arméniens et syriaques. Après avoir raconté les préparatifs de la campagne, le séjour de l'empereur à Antioche où il était arrivé le 20 juillet 1030, son départ le 27, la victoire sur un détachement des Mirdâsides Naṣr et Thimâl d'Alep à Qaibâr, Yaḥyâ nous dit (53) :

« L'empereur avec son armée vint camper à Tubbal dans la région d'Aʿzâz, en un endroit proche de la montagne et dépourvu d'eau. Il fit entourer son camp d'un large fossé et disposer des fantassins (protégés) par des mantelets (54) tout autour du fossé, comme c'était l'habitude chez les Grecs

(52) Sur Manîqa, voir Honigmann, *Ostgrenze*, 110, 112-144; Dussaud, *Topogr. hist. del la Syrie*, 140-141.

(53) Ed. Cheikho, 255 sq.

(54) *Bi't-tirâs*, litt. avec les boucliers. Le mot *turs*, proprement bouclier, peut avoir le sens de mantelet, voir Dozy sous *turs* et sous *ṭâriqa*. Il est possible qu'il s'agisse d'ouvrages défensifs de ce genre. Sinon, si on doit conserver au mot le sens de bouclier, il faut comprendre sous cette expression cette sorte de rempart formé par les boucliers appuyés sur les lances, plantées sur l'*agger*, des sections de fantassins placées aux limites du camp (κατὰ τὰ πέρατα; cf. plus loin *aṭrâf*). Les boucliers et lances qui, pour les sections logées à l'intérieur du camp, doivent être laissés dans les tentes, doivent être ici mis ensemble pour former un retranchement : τὰ δὲ δόρατα καὶ τὰς ἀσπίδας εἰς τὸν κοινὸν χάρακα συντάττειν, ὅστις κύκλος ἔσται ἔνοπλος καὶ περίβολος συνέχων τὸ στράτευμα. Voir *Des Byzantiner Anonymus Kriegswissenschaft*, éd. Köchly et Rüstow, p. 142-143, et cf. dans Léon Diacre l'organisation du camp de Dorystolon, où ce procédé est décrit (début de son Livre IX). L'Anonyme dit également que les hommes ayant la garde du retranchement ne doivent pas être changés. Au dire de Kamâl ad-dîn, I, 240-241, le camp de Romain était immense : un jour de marche et

dans leurs camps. Les Arabes occupèrent les endroits où il y avait de l'eau et s'y installèrent à leur aise.

« L'empereur envoya un détachement de ses troupes (55) vers la forteresse d'A'zâz avec mission d'en faire une reconnaissance, d'en spécifier les caractères, puis de revenir vers lui pour en décrire la situation afin qu'il envoyât contre elle la quantité nécessaire de troupes et de machines de guerre destinées au siège des places fortes. Ce détachement fut suivi par la troupe des mesureurs (56) et une foule composée des (valets) attachés à l'armée et du groupe des contingents mêlés (57). Les Arabes leur donnèrent la chasse après qu'ils se furent retirés des abords d'A'zâz. Les (valets) attachés à l'armée s'enfuirent et entraînèrent dans leur fuite la plupart des combattants. Certains d'entre eux cependant résistèrent et combattirent. Des deux côtés une foule de gens furent tués. Les Arabes firent prisonniers un nombre considérable de Grecs qui fuyaient. Les survivants revinrent à leur camp le même jour, qui était le samedi 8 du mois de Âb (août), c'est-à-dire le 5 du mois de sha'bân de l'année (susdite). Les Arabes les poursuivirent et entourèrent le camp. Ceux qui l'occupaient perdirent courage par suite de la victoire remportée sur eux par les Arabes, de la déroute de leurs compagnons et des pertes qu'ils avaient subies en tués et en prisonniers. Les Arabes établirent un blocus autour du camp, empêchant quiconque d'en sortir et s'attaquèrent à ceux des fantassins préposés aux mantelets qui étaient aux limites du camp (57 *bis*), chargèrent sur eux, franchirent le fossé et se précipitèrent sur le marché qui était dans le camp, le pillèrent et s'en retournèrent. Les Grecs n'eurent pas le courage de les repousser et de les combattre et les Arabes furent encore plus fortement enhardis contre eux. A cela s'ajoutèrent pour les Grecs les ennuis qu'ils éprouvaient par suite du manque

autant en largeur pour un cavalier allant à vive allure, ce qui est sans doute exagéré. Voir la traduction de Kamâl ad-dîn dans Rosen, p. 315-322.

(55) *Ṭâ'ifa min 'askarihi.* C'est probablement le corps des excubiteurs de la garde commandé par Léon Choirosphaktès qui est visé ici. Cf. Skylitzès-Cedrenus, II, 492, Schlumberger III, 79. Kamal ad-Din (I, 241, Rosen; 318) dit que ce détachement était constitué des soldats les plus braves.

(56) Le texte a ici *aṭ-ṭâ'ifa al-mutaqaddira* qui ne paraît pas offrir de sens acceptable. Avec une légère correction, on obtient *al-muqaddira*, et, comme le verbe *qaddara* a le sens d'estimer, mesurer, arpenter (voir Dozy), je pense que nous avons ici les *minsores* ou *mensuratores* bien connus des traités de tactique byzantins. Voir l'Anonyme cité plus haut, p. 136-137 et Dain, *L'extrait tactique de Léon VI le Sage*, p. 86 et 96. On sait par Skylitzès que Léon Choirosphaktès avait été envoyé ἐπὶ κατασκοπῇ... καὶ ὅπῃ δὴ λυσιτελές μεταθεῖναι τὴν στρατοπεδείαν. Si l'on devait déterminer l'emplacement du prochain campement, il est normal que des *minsores* aient accompagné le détachement.

(57) *Djamâ'a min muta'allaqat al- 'askar wa-lafîfih.* On pourrait corriger *muta'allaqat* en *mu'allifat al-'askar* et il s'agirait alors des fourrageurs ou ravitailleurs (cf. *mu'allifât*, expéditions pour fourrager, dans Dozy). Le mot *lafîf* signifie une troupe de gens de toute espèce. Yaḥyâ a dit précédemment, p. 254, qu'à Philomelion (al-Qalmîl, lire al-Filmîl), l'empereur, pour grossir son armée, avait rassemblé une troupe nombreuse d'hommes sans expérience de la guerre. Cf. dans Schlumberger, 77-78, l'accusation, portée contre Romain par Aristaguès de Lastiverd, d'avoir enrôlé de force les moines de l'Amanus.

(57 *bis*) *Man fî aṭrâfihi min ar-radjdjâla aṣḥâb at-tirâs. Aṭrâf* (proprement extrémités) *al-'askar* correspond à τὰ πέρατα τοῦ στρατοπέδου.

d'eau. L'empereur se rendit compte alors que la saison n'était pas favorable à l'expédition et que les circonstances eussent exigé que la campagne fût conduite d'une tout autre façon qu'elle ne l'avait été. Il décida de battre en retraite le dimanche, lendemain du jour où les hommes du détachement avaient été mis en déroute. Il fit incendier les catapultes et les balistes (58) qu'il avait amenées. Puis, il revint sur sa décision de se mettre en route et resta à l'endroit où il était.

« Le lundi deuxième jour, qui était le 10 du mois d'Âb (août) et le 7 du mois de sha'bân, la résolution de l'empereur de retourner dans son pays fut entièrement prise et il ordonna à ses troupes de battre en retraite. Les hommes se préparèrent, chargèrent leurs bagages lourds et une grande émotion régna dans le camp. Il y avait dans l'armée un groupe nombreux d'Arméniens qui se mirent à piller et le trouble augmenta. Les fantassins chargés de la garde du fossé se dispersèrent sous la pression de la masse et ne songèrent plus qu'à chercher à sauver leurs personnes et échapper à l'obstruction du fossé par la foule. Un grand nombre de bêtes de somme chargées tombèrent dans le fossé. Les Arabes étaient mêlés aux Grecs dans le camp même et leur hardiesse contre eux prit encore plus de force. Les Grecs prirent dans leur fuite le chemin de la montagne qu'ils gravirent et arrivèrent au pays de Qûrus (59) qui était dans le territoire soumis à leur autorité. Ils se rejoignirent les uns les autres et il ne resta avec l'empereur qu'un petit nombre d'hommes. A ceux qui étaient restés avec lui se joignirent un certain nombre d'archers à pied qui les protégèrent et dont eurent peur les Arabes qui s'abstinrent de les poursuivre et s'adonnèrent au pillage et à la recherche du butin. Ils s'emparèrent de tout ce qui avait une grande valeur. Entre le jour où l'empereur quitta Antioche pour se diriger vers la Syrie et celui où, revenant de Tubbal, il arriva en pays grec, il s'était écoulé quinze jours.

« Le nombre total des chefs connus que perdit l'armée grecque s'éleva à trois personnages dont l'un, qui était le moins élevé en grade, fut tué devant A'zâz le jour de la bataille, tandis que les deux autres furent faits prisonniers en ce jour (de la retraite), mais se rachetèrent en versant une rançon aux Arabes et furent libérés. Furent également libérés la plupart des prisonniers capturés et de tout le reste il n'y eut qu'un petit nombre qui périt. Ce jour-là furent également tués un certain nombre d'Arabes et autres, parmi lesquels deux émirs qui étaient parmi les personnages les plus importants et les plus éminents des Arabes (60).

« L'empereur, après son retour, resta en pays grec un peu plus de quarante jours et rentra à Constantinople par crainte que son absence de la

(58) *Al-mandjanîqât wa'l-'arrâdât.*
(59) Ancienne capitale de la Cyrrhéstique au nord-ouest d'A'zâz.
(60) A noter que Yaḥyâ ne parle pas du rôle de Constantin Dalassenos (Schlumberger, 80), qui ne réussit pas à empêcher les Arabes d'entrer dans le camp.

capitale n'y provoquât des événements graves, à la suite de ce qui lui était arrivé. Il laissa le protospathaire (61) eunuque Syméon (62) avec les troupes et lui prescrivit de prendre ses mesures et de se préparer pour une expédition dans la région d'Alep quand le temps serait plus frais et les eaux plus abondantes. »

Il semble d'après ce récit que ce fut surtout le combat devant A'zâz qui fut meurtrier. Lors de la retraite, le nombre des morts et des prisonniers grecs ne fut pas considérable et les pertes des Arabes furent sérieuses. Le récit de Kamâl ad-Dîn sur ce point exagère. Ce dernier, ainsi qu'Ibn al-Athîr, prétend que l'empereur, dans sa fuite, changea ses *campagia* rouges contre des noirs pour ne pas être reconnu. Il n'y a rien de cela dans Yaḥyâ et les historiens grecs ne connaissent pas non plus cet épisode. Par contre Abû'l-Faradj parle de la prise par les Arabes de 70 chameaux chargés de pièces d'or, de vaisselle d'or et d'argent, de ballots de riches étoffes et de nombreux mulets. Kamâl ad-Dîn dit que l'empereur laissa aux mains de l'ennemi sa couronne, sa tente et son manteau de feutre (63). Ces détails, ignorés ou volontairement passés sous silence par Yaḥyâ qui vivait à Antioche, doivent cependant être véridiques, car les historiens byzantins parlent aussi de la prise de la somptueuse tente de l'empereur avec tout ce qu'elle contenait. En ce qui concerne le manteau, nous avons vu plus haut qu'il était finalement passé aux mains des Fâṭimites et que l'auteur du *Livre des Trésors et Cadeaux* en a laissé une description.

La suite du récit de Yaḥyâ n'est pas moins intéressante, notamment sur l'histoire de Naṣr b. Musharraf et de l'astuce qu'il déploya pour se rendre maître de Manîqa et d'une autre forteresse, Banakisrâ'il ou Bîkisrâ'il, sur le renforcement progressif des Arabes dans ce territoire et leur tendance à prendre le parti des Fâṭimites. Nulle part ailleurs que dans Yaḥyâ on ne trouve autant de détails sur toutes ces forteresses du Djabal ar-Rawâdîf, du Djabal Bahrâ' et sur les opérations du catépan Nicétas, patrice et recteur, et du commandant de l'armée,

(61) Texte *abrûtûbastiyâr*, qui correspondrait à protovestiaire, mais il suffit de déplacer un point pour avoir *abrûtûsbatiyâr*, protospathaire. Syméon (Schlumberger, 90) est Domestique des Scholes et protospathaire; cf. R. Guilland, *Rev. des Ét. byzantines*, VIII (1950), p. 42.

(62) Yaḥyâ qui a dit, p. 253-254 que Spondylès avait été destitué dès avant l'expédition de Romain, semble ignorer la nomination comme duc d'Antioche de Constantin Karantenos, mari de la sœur de l'empereur (Schlumberger, 73, 90) et croire que Nicétas, dont il signale, p. 259, l'arrivée à Antioche, fut le successeur direct de Spondylès.

(63) Kamal ad-Din, I, 241-242; Ibn al-Athir sous 421; Abu'l-Faradj (Bar Hebraeus), *Chronography*, tr. Budge, p. 192.

le protospathaire Syméon, dans les années qui suivirent la défaite de l'empereur.

Enfin plusieurs pages de Yaḥyâ sont consacrées aux négociations entre Romain Argyre et le calife fâṭimite aẓ-Ẓâhir (64). Elles échouèrent devant l'intransigeance de l'un et de l'autre sur les questions suivantes : le calife ne voulait pas reconnaître la vassalité d'Alep à l'égard de l'empire, il ne voulait pas autoriser le retour de l'émir ṭayyite Ibn al-Djarrâḥ, le Pinzarach des auteurs byzantins, réfugié en territoire grec, dans son pays, il n'acceptait pas l'échange proposé par l'empereur de Shaizar, possédée par les Grecs, contre Apamée, qui était aux mains des Fâṭimites. On était d'accord seulement sur la question de la reconstruction de l'église de Jérusalem aux frais de l'empereur. Ces négociations ne sont guère mentionnées que dans l'*Histoire de l'Empire byzantin* de Vasiliev et l'*Histoire de l'Egypte arabe* de G. Wiet (p. 221-222). Schlumberger ne fait qu'une brève allusion, d'après Skylitzès, à l'autorisation donnée vers 1033 de la construction de l'église de la Résurrection.

Il y a d'autre part dans Yaḥyâ un récit intéressant sur la politique religieuse de Romain Argyre. On sait que cet empereur fut un grand ennemi des hérétiques et que les Arméniens et les Syriens jacobites lui ont voué une solide haine. Quand il partit pour l'expédition contre Alep qui devait se terminer par le désastre que l'on sait, il trouva dans l'Amanus un grand nombre d'anachorètes hérétiques et qu'il recruta de force parmi eux des archers pour son armée. C'est à cette occasion que les historiens jacobites et arméniens nous disent qu'il avait fait envoyer à Constantinople « sous la garde de Nicéphore, métropolite grec de Mélitène, l'évêque des Syriens de cette ville (c'est-à-dire le patriarche) avec ses évêques qu'il abreuva de mépris et de risées, avec ordre de lui couper la barbe, de le promener sur un âne par les places et les rues de la ville et de le couvrir de crachats, après quoi il le fit mettre en prison où il mourut » (65). Il s'agit du Patriarche jacobite Jean VIII Bâr Abdûn, qui siégea de 1004 à 1033 et fut exilé en 1029 (66). Yaḥyâ raconte une affaire semblable tout au début du règne de Romain.

« On rapporta, dit-il, à l'empereur Romain que les Jacobites avaient un patriarche nommé Yoḥannâ, qui résidait dans la ville de Mar'ash, était appelé Patriarche d'Antioche et ordonnait des métropolites et des évêques

(64) Yaḥyâ, 269 sq.
(65) Aristaguès de Lastiverd dans Schlumberger, 78. Cf. Bar Hebraeus, *Chronography*, p. 191.
(66) Cf. Grumel, *La Chronologie*, p. 449.

pour les villes. L'empereur lui envoya l'ordre de venir en personne et avec lui six de ses métropolites et évêques. Il prescrivit à Alexis, patriarche de Constantinople, de les faire comparaître en présence de ceux des métropolites et évêques orthodoxes qui se trouvaient auprès de lui et d'adresser à Yoḥannâ un discours pour l'inviter à renoncer à sa foi, reconnaître les sept sacrés conciles, accepter ce qu'ils avaient accepté et rejeter ce qu'ils avaient rejeté. Alexis pria Nicolas, patriarche d'Antioche, d'assister avec lui à l'entretien et de s'associer à lui dans le discours qu'il lui ferait, parce qu'il se trouvait à ce moment-là à Constantinople. Mais l'hérétique (67) refusa cela. Il y eut alors entre le patriarche Alexis et ceux de ses partisans qui s'étaient joints à lui une discussion sur ces matières. Yoḥannâ, patriarche des Jacobites, ne consentit pas à revenir sur son sentiment. Un grand nombre de gens du peuple se réunirent et voulurent l'assaillir, mais on le protégea contre eux. Désespérant de le faire renoncer à sa croyance, l'empereur l'exila à Kafarbâ en Occident (68). Des six évêques et métropolites que l'on avait fait comparaître avec lui, trois se soumirent, mais trois autres restèrent fermes dans leurs convictions et furent jetés en prison. Yoḥannâ mourut après avoir passé trois ans en exil. Après sa mort, les Jacobites mirent à leur tête un autre patriarche. Lorsque l'empereur apprit cette situation, il envoya chercher le patriarche, mais il s'enfuit dans le Diyâr Bekr en pays islamique » (69).

Il semble bien qu'il s'agisse dans les deux récits du même personnage, Jean VIII Bâr Abdûn, qui eut pour successeur Denys IV (1034-1055).

Je voudrais encore ajouter un détail intéressant que nous fournit Yaḥyâ au sujet des relations entre Romain Argyre et la Géorgie-Abkhazie. On sait que, après la mort de Georges (Giorgi), roi des Abkhazes, mort en 1027 à l'époque de Constantin VIII, son fils Bagrat IV qui auparavant avait vécu à Constantinople comme otage et que Basile avait renvoyé chez lui, lui succéda sous la régence de sa mère Marie, fille de Sennekherim, roi du Vaspurakan. Au début du règne de Romain, il y eut tout d'abord des hostilités avec la Géorgie,

(67) *Al-irtûqî*, opposé à *urthûduksi*, orthodoxe, qu'on trouve un peu plus haut. Le patriarche melkite d'Antioche est Nicolas II (1021-1030) : Grumel, 447.

(68) Localité non identifiée. Dans le récit de Michel le Syrien, III/2, p. 145 (cf. 147), d'après un Extrait de l'histoire de Mâr Jean Bâr Abdûn (p. 137 et suiv.), le Patriarche fut envoyé au monastère de Gaïus (p. 147 : dans la montagne de Gaïus) qui selon Bar Hebraeus est sur les confins des Bulgares, donc en Occident. L'endroit est appelé exactement mont Ganos (Grumel, 449). Il y fut exilé en 1029 et y resta quatre ans. Michel le Syrien est beaucoup plus détaillé que Yaḥyâ sur le traitement infligé au patriarche et à ses évêques à Constantinople.

(69) Yaḥyâ, 252.

puis des relations pacifiques reprirent qui furent renforcées par le mariage de Bagrat avec la nièce de l'empereur, fille de Basile Argyropoulos. Les historiens byzantins ne mentionnent pas que ce mariage fut conclu par la régente Marie qui fit à cet effet le voyage de Constantinople, comme on voit par la Chronique anonyme géorgienne traduite par Brosset. Schlumberger (70) fait remarquer : « Sans ce récit du chroniqueur national anonyme, nous ignorerions ce curieux voyage de la régente... » Eh bien, Yaḥyâ lui aussi parle du voyage de la régente, qui fut accompagnée du Catholicos de Géorgie et d'un certain nombre de chefs Abkhazes (71). Encore une preuve que, souvent, les informations de Yaḥyâ sont excellentes.

Le texte de Yaḥyâ sur Romain Argyre se termine par une appréciation sur le rôle de cet empereur. Après avoir dit qu'il mourut d'un ulcère au poumon *(sull)*, alors que selon Schlumberger interprétant Psellos il s'agirait d'une affection cardiaque (72), Yaḥyâ mentionne comme Skylitzès (73) que le jour de sa mort, il distribua jusqu'à 6 heures du soir les traitements des dignitaires impériaux; il loue sa douceur et la fermeté de sa foi, mais ne cache pas qu'il recourut à des confiscations abusives pour augmenter les biens du monastère qu'il avait fait construire, et qu'il institua de lourdes taxes, nouvelles et injustes, si bien que petits et grands se réjouirent de sa mort.

Dans l'ensemble, les pages que Yaḥyâ consacre à Romain Argyre sont d'un grand intérêt et fournissent un utile complément aux sources byzantines.

III. Les historiens arabes postérieurs.

Les historiens arabes postérieurs, pour la période qui nous occupe, présentent moins d'intérêt que ceux que nous venons d'examiner, car ils ne font guère que copier ou abréger leurs devanciers, et il est assez rare qu'on trouve chez eux des faits qui auraient été passés sous silence par ces derniers. Ibn al-Athîr, mort en 1234, auteur d'une Chronique célèbre, intelligente et claire, a perdu beaucoup de sa valeur depuis qu'on connaît mieux, par des éditions venues après

(70) III, 138.
(71) Yaḥyâ, 252.
(72) Psellos, I, 50-52; Schlumberger, III, 155-157. Le mot *sull* qui désigne ordinairement la phtisie pulmonaire, est, dit Ibn al-Ḥashshâ' dans son Glossaire sur le Manṣûrî de Razès, un terme technique des médecins pour l'ulcère au poumon (*qarḥat ar-ri'a*). Je n'ai pu voir l'article du Dr Jeanselme signalé par Renauld et ne sais s'il fait état du texte de Yaḥyâ.
(73) Schlumberger, 156, n. 2.

celle de son ouvrage, les historiens du x^e et du xi^e siècle qu'il a utilisés. Il y a d'autre part au xiii^e siècle toute une série d'historiens, qui ne sont pas tous édités, chez lesquels on peut trouver la narration ou la mention d'un fait intéressant l'histoire des rapports entre Byzance et les Arabes, parfois d'un ou plusieurs détails qui ne se trouvent pas chez les historiens antérieurs. Ibn Ẓâfir a fourni sur les guerres de l'émir ḥamdanide Saif ad-daula contre les Grecs des détails ignorés par ailleurs. Sibṭ ibn al-Djauzî nous donne pour l'année 938, d'après Thâbit b. Sinân, une partie de la correspondance entre le calife ar-Râḍî et Romain Lécapène au sujet d'un échange de prisonniers; nous avons vu plus haut que l'on possède la liste des cadeaux échangés à cette occasion (74). Pour une époque postérieure à celle qui nous occupe, l'historien de l'Égypte fâṭimite Ibn Muyassar nous renseigne sur les rapports de l'Egypte avec les derniers empereurs de la dynastie macédonienne. Une mention particulière est due à l'historien d'Alep, Kamâl ad-Dîn, mort en 1261; en tant qu'historien d'une ville qui, à partir de 970, est nominalement vassale de Byzance et qui, auparavant, a été à la pointe de la lutte contre les Grecs, il est amené, en usant certainement de sources locales, à parler plus en détail que d'autres historiens, des rapports des émirs d'Alep, ḥamdânides, puis mirdâsides, avec Byzance. Il a depuis longtemps été utilisé par Schlumberger, à travers les ouvrages de Freytag pour les Hamdânides, de Muller pour les Mirdâsides. Son exposé est parfois confus, dénué d'esprit critique; il juxtapose des traditions d'origine différente, qui ne s'accordent pas entre elles. Il présente tantôt des similitudes, tantôt des divergences avec Yaḥyâ. Nous en avons maintenant une bonne édition par S. Dahhân, qui a pris soin de donner en note les passages correspondants de Yaḥyâ, ce qui rend la confrontation plus facile.

Je ne parlerai pas des auteurs postérieurs; ce n'est qu'exceptionnellement qu'on peut trouver chez eux des informations qui n'aient pas déjà été données antérieurement pour l'histoire de Byzance à l'époque qui nous occupe.

En dehors des historiens, on trouve çà et là, chez les poètes par exemple, comme je l'ai montré dans le second volume de *Byzance et les Arabes*, des allusions à des faits de la guerre arabo-byzantine, ou

(74) Voir plus haut et Vasiliev, II, p. 172-173. La version de Sibṭ est beaucoup plus courte que celle de l'auteur du *Livre des Trésors et des Cadeaux*. L'historien d'ar-Râḍî, aṣ-Ṣûlî, n'en dit presque rien.

aux Byzantins d'une façon générale. Mais on ne peut les considérer comme de véritables sources historiques. Ainsi, le grand poète-philosophe arabe du IXe siècle, Abū'l-'Alā' al-Ma'arrī', pour dater un petit fait insignifiant, dit que cela arriva après la mort de Damien Delassenos à Apamée, ce qui montre que le souvenir de cette bataille s'était conservé dans la mémoire populaire en Syrie. La terreur que les Grecs faisaient peser sur les habitants de la Syrie du Nord s'exprime dans la phrase dans laquelle il dit qu'il restera dans sa ville natale de Ma'arrat an-No'mân « même si ses habitants l'abandonnaient pour fuir les Grecs » (75).

Nous avons essayé de montrer, en passant en revue les sources arabes de l'histoire byzantine dans la période envisagée, l'importance de certaines de ces sources comme la Chronique de Yaḥyâ. Nous avons vu qu'elles n'ont pas toutes été connues des byzantinistes qui ont composé des ouvrages d'ensemble sur cette période, ou qu'elles n'ont pas été suffisamment utilisées. Sur certains points, on peut en tirer des renseignements plus précis et plus détaillés. Mais une étude même minutieuse de ces sources ne changera sans doute rien à la physionomie générale de cette époque, à la fin de laquelle se dessine, sinon une décadence, du moins une perte de prestige de l'empire.

M. CANARD.

Note additionnelle

La question des rapports entre Byzance et le calife fâṭimite al-Mu'izz à propos de la Crète, examinée au début de ce travail, a fait l'objet d'un article de M. Farhat Dachraoui (*La Crète dans le conflit entre Byzance et al-Mu'izz*, Cahiers de Tunisie, nº 26-27, 1959), que je n'ai pu consulter que récemment après avoir rédigé mon article. Je tiens à remercier ici M. Farhat Dachraoui de m'avoir envoyé un tiré à part de son travail. L'auteur qui prépare un ouvrage sur les Fâṭimides en Afrique du Nord et sur une œuvre historique du Cadi an-No'mân (auteur des *al-Madjâlis wa'l-Musâyarât*), relative à l'établissement des Fâṭimides dans cette région, analyse dans son article, outre les deux documents que j'ai examinés, un autre document du même recueil, antérieur aux deux autres

(75) ABU'L-'ALA' AL-MA'ARRI, *Risâlat al-Ghufrân*, éd. Bint ash-Shâṭi', 1950, p. 444. Dans le même ouvrage, p. 34-35, il y a une allusion à l'empereur Basile, sans doute Basile II, qui avait l'habitude de manger du pain trempé dans du vin.

et inédit, concernant une ambassade des Crétois à al-Mu'izz pour lui demander son appui. Il ressort de ce document que le calife avait fait des préparatifs militaires avant même la demande de secours et qu'une délégation fâṭimite fût envoyée en Crète pour annoncer une intervention imminente. L'auteur est d'avis, comme moi, que cette intervention n'eut pas effectivement lieu. Il pense d'ailleurs que, à la date probable où le calife donnait rendez-vous à la flotte égyptienne, la Crète était déja conquise et que d'autre part al-Mu'izz avait à ce moment d'autres préoccupations qui l'empêchaient d'intervenir en Crète, notamment des visées sur l'Espagne omeyyade. Néanmoins, son attitude lui avait permis de se poser en champion de l'islam jusqu'en Méditerranée orientale.

M. C.